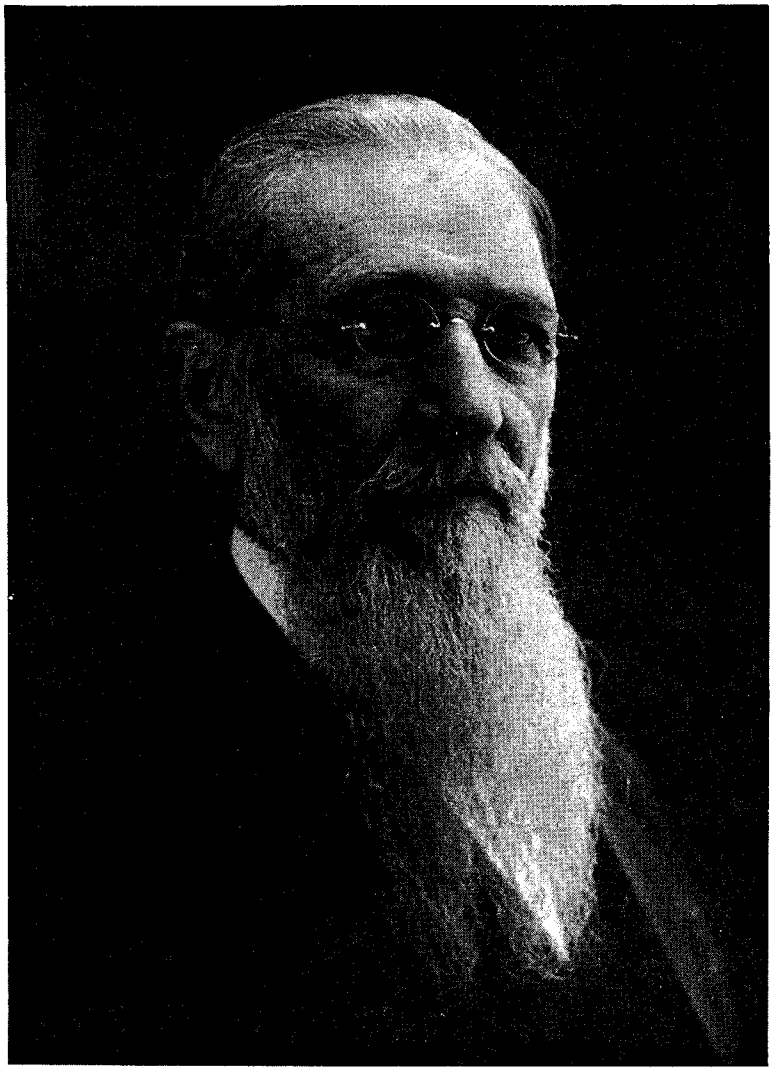

JOSEPH F. SMITH

LE SIXIÈME PRÉSIDENT

JOSEPH F. SMITH

(1838–1918)

I

Dans le premier numéro du *Millenial Star* publié à Manchester, en Angleterre, en mai 1840, se trouve une lettre intéressante et pathétique, celle de Mary Fielding Smith, l'épouse du patriarche Hyrum Smith, à son frère Joseph Fielding qui faisait du travail missionnaire en Angleterre. Dans cette lettre Mary Smith donnait quelques détails au sujet des persécutions des populaces qu'elle et de nombreux saints avaient subies au Missouri. Je vais en reproduire quelques paragraphes. Elle porte en en-tête: «Commerce (Illinois), Amérique du Nord, juin 1839».

«Mon très cher frère, Comme les anciens s'attendent à nous quitter de nouveau très rapidement pour prêcher l'Évangile dans mon pays d'origine, je sens que je ne dois pas laisser passer cette occasion de vous écrire. Je crois que vous serez heureux d'avoir de nos nouvelles de notre main même si vous voyez les frères face à face et si vous avez l'occasion d'entendre de leur bouche toutes les nouvelles nous concernant nous et nos familles.

«En ce qui me concerne, il y a longtemps que je ne vous ai écrit et tant de choses importantes sont arrivées et mon chagrin a été si fort, etc. que je ne sais par quoi commencer; mais je peux dire que jusqu'ici le Seigneur m'a épargnée et que je vis toujours pour le louer comme je le fais ce jour. J'ai, c'est certain, été appelée à boire à la coupe amère; mais vous le savez, mon frère bien-aimé, cela rend le doux encore plus doux . . .

«Je suppose que vous avez entendu parler de l'emprisonnement de mon cher époux, avec son frère Joseph, frère Rigdon et d'autres qui nous furent enlevés pendant près de six mois; et je suppose que personne n'a plus ressenti les effets pénibles de leur emprisonnement que moi.

«Je fus laissée dans un état qui demandait que j'exerce tout le courage et la force que je possédais. Des gens armés me prirent mon mari à un moment où j'avais tout particulièrement besoin des soins et des attentions les plus tendres de mon ami; au lieu de cela je me trouvai soudain et sans m'y attendre chargée d'une grande famille et quelques jours plus tard, *mon cher petit*

Joseph F. s'ajouta à elle. Peu de temps après sa naissance, j'attrapai un gros rhume qui me donna des frissons et de la fièvre; cela et l'anxiété que je ressentais me mirent presque aux portes de la mort. Je passai quatre mois au moins sans pouvoir m'occuper de moi-même ou de l'enfant, mais le Seigneur se montra miséricordieux en prévoyant que ma chère sœur soit avec moi tout ce temps. Son enfant avait quatre mois quand le mien naquit; elle eut donc la force de les nourrir tous deux ce qui leur fit du bien et les fit grandir vite.

«Vous avez dû entendre dire que nous avons été chassés en tant que peuple de l'État et de nos maisons, mais les anciens vous donneront tous les détails, je n'ai donc pas à les écrire; cela arriva pendant ma maladie et je dus faire trois cent vingt kilomètres en grande partie dans mon lit. J'ai beaucoup souffert du voyage mais trois ou quatre semaines après notre arrivée dans l'Illinois, je commençai à guérir et ma santé est maintenant aussi bonne qu'avant. Cela fait maintenant un petit peu plus d'un mois que le Seigneur, par son merveilleux pouvoir, a rendu mon cher époux et les autres frères à leurs familles en assez bonne santé. Nous vivons maintenant à Commerce, dans l'Illinois, sur la rive du Mississipi. L'endroit est très agréable; vous le verriez avec plaisir. Combien de temps nous pourrons en jouir, je ne le sais pas; mais le Seigneur sait ce qui nous convient le mieux. Je ne me soucie que peu de l'endroit où je me trouve si je peux rester ferme envers Dieu; car vous le savez, c'est en lui que se trouve la paix parfaite.»

C'est dans ces circonstances, dans des conditions très affligeantes, dangereuses et pathétiques que Joseph F. Smith vint au monde.

J'ai découvert dans l'histoire que c'est un mardi 30 octobre 1838 qu'une milice-populace de près de deux mille personnes arriva devant Far West, Missouri. Le lendemain ils présentèrent des demandes aux saints et la première était que les dirigeants mormons fussent livrés pour «être jugés et punis». C'est sur cette demande et pour éviter l'ouverture des hostilités que le prophète Joseph Smith, Sidney Rigdon, Parley P. Pratt et d'autres se rendirent à la populace. L'histoire déclare que le jeudi 1er novembre, «Hyrum Smith et Amasa Lyman furent conduits dans le camp». Ce soir-là, il y eut une cour martiale et le général Doniphan reçut l'ordre du général Samuel Lucas de «conduire Joseph Smith et les autres prisonniers sur la place du marché de Far West et de les fusiller à 9 heures le lendemain matin». Qu'il soit dit en l'honneur du général Doniphan qu'il refusa d'exécuter cet ordre criminel. Après une discussion entre les officiers, les prisonniers furent conduits à Independence pour y être jugés mais quelques jours plus tard ils furent envoyés à Richmond, dans le comté de Ray, où ils arrivèrent le 9 novembre. Ils y furent emprisonnés dans une maison vide. «Pendant leur emprisonnement, le général Clark envoya le colonel Price avec deux chaînes et des cadenas pour enchaîner les prisonniers les uns aux autres. On cloua les fenêtres; on fouilla les prisonniers et on leur prit les seules armes qu'ils possédaient; leurs couteaux de poche.»

Quatre jours plus tard, le mardi 13 novembre, pendant qu'Hyrum Smith languissait dans les chaînes «dans une maison vide» de Richmond, sa femme Mary était prise des premières douleurs à Far West et le «cher petit Joseph F. s'ajouta à la famille». Les chagrins, les épreuves et les difficultés que connaissaient ces parents étaient multiples; et pourtant voilà un enfant qui allait être une grande récompense. Nous allons voir au fur et à mesure de l'histoire quelle noblesse il a ajoutée au nom illustre de ses parents et comment, en son temps, avec un grand honneur et de grandes capacités, il a vécu pour présider l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours pour laquelle tous deux donnèrent leur vie.

Hyrum Smith avait épousé en premier mariage une jeune fille du nom de Jerusha Barden à Palmyra, État de New York, en 1826. Six enfants étaient nés au couple quand Jérusha, une femme bonne et fidèle, mourut à Kirtland (Ohio), le 13 octobre 1837. Un peu plus de deux mois plus tard, le 24 décembre, Hyrum épousa Mary Fielding, une jeune Anglaise qui était arrivée à Kirtland venant de Toronto, au Canada. Mary était cultivée, raffinée, éduquée; c'était une excellente compagne pour Hyrum et elle était pleinement capable et qualifiée pour s'occuper de ses enfants sans mère. Peu de temps après le mariage, Hyrum se rendit avec sa famille dans le Missouri où eurent lieu les persécutions dont nous avons parlé précédemment.

Il existe quelques incidents intéressants concernant la prime enfance de Joseph F. Smith. Il raconte lui-même ce qui suit qui est arrivé peu de temps après sa naissance:

«Après l'emprisonnement de mon père par la populace, ma mère tomba malade et cela pendant plusieurs mois. En janvier 1839, elle fut conduite en chariot sur son lit de douleur pour voir son mari qui était emprisonné par la populace dans la prison de Liberty simplement parce que c'était un saint des derniers jours; et pendant qu'elle se trouvait dans cet état et que son mari était en prison, un groupe d'hommes conduits par un prédicateur méthodiste du nom de Bogart entra chez elle, fouilla la maison, força une malle et emporta des papiers et des objets précieux qui appartenaient à mon père. J'étais tout bébé couché sur le lit, un autre lit se trouvant par terre et la famille m'oublia complètement (ma mère étant si malade, ma tante Mercy et d'autres membres de la famille s'occupaient de moi pendant ces moments terrifiants et dans l'agitation). Aussi quand la populace entra dans la pièce où je me trouvais, le lit qui était par terre fut jeté sur l'autre m'étouffant

complètement, et je restai là jusqu'à la fin de l'agitation. Quand on se souvint de moi et qu'on me découvrit, on pensa que ma vie avait touché à sa fin; mais les événements qui suivirent prouvèrent que leurs suppositions étaient fausses même si elles étaient bien fondées.»

D'une manière ou d'une autre, en février ou mars 1839, Mary Smith toujours alitée quitta le Missouri en traîneau ou en chariot et arriva à Quincy, dans l'Illinois, où quelques saints avaient établi le siège temporaire de l'Église. Elle y resta avec les enfants jusqu'à ce que leur époux et père vint les rejoindre le 22 avril après avoir échappé à la police du Missouri. Quelques semaines plus tard Hyrum emmena sa famille à Commerce qui prit plus tard le nom de Nauvoo et ils y restèrent jusqu'à la grande migration vers l'ouest.

Je connais un peu l'enfance de Joseph F. Smith qu'il passa à Nauvoo car j'eus le bonheur de faire partie du groupe qui l'accompagna dans sa visite de la ville abandonnée en 1906. Il se souvenait très bien de nombreux événements intéressants. Il nous montra l'endroit où de la route, il avait regardé son père et «Oncle Joseph» partir pour Carthage en ce jour fatidique de juin 1844. «J'étais exactement ici lorsque les frères sont arrivés à cheval pour se rendre à Carthage, dit-il. Sans descendre de son cheval, mon père se pencha sur sa selle et me hissa jusqu'à lui. Il m'embrassa en guise d'adieu et me déposa à nouveau et je le vis s'éloigner.» L'enfant ne devait revoir son père que mort. «Je me souviens de la nuit du meurtre, poursuivit-il, quand un des frères vint de Carthage, frappa à notre fenêtre après la tombée de la nuit et cria à ma mère: «Sœur Smith, votre mari a été tué.» Il se souvenait du hurlement poussé par sa mère quand elle apprit cette terrible nouvelle et de ses cris et gémissements pendant la nuit.

Quand nous sommes allés à l'ancienne maison du prophète Joseph Smith, le président nous dit alors que nous étions dans la cuisine: «C'est dans cette pièce que reposèrent les corps des martyrs dans leurs cercueils après qu'on les eût ramenés de Carthage et qu'ils aient été habillés pour l'enterrement. Je me rappelle que ma mère m'a soulevé pour que je voie pour la dernière fois le visage de mon père et du Prophète.»

Dehors, alors que nous étions sur la rive du Mississippi, le président Smith nous montra l'endroit d'où il avait regardé les saints quitter Nauvoo au cours des premiers mois de 1846. «Beaucoup traversèrent sur la glace, dit-il, car cet hiver-là le fleuve gela entièrement plusieurs fois.»

Le président Smith n'était qu'un enfant quand les événements tragiques dont nous avons parlé précédemment arrivèrent, mais près de soixante années plus tard quand nous visitâmes Nauvoo avec lui, ils étaient très clairs dans son souvenir.

Mary Smith resta à Nauvoo jusqu'à l'été 1846 où grâce à ses capacités et à sa débrouillardise, elle acquit suffisamment d'attelages de bœufs et de chariots pour suivre les saints jusqu'à Winter Quarters. Elle s'y établit sur les rives du Missouri jusqu'à ce qu'elle fût assez équipée pour entreprendre le long voyage vers les vallées des montagnes.

Joseph F. Smith nous a laissé le récit de quelques expériences de sa jeunesse à Winter Quarters ou aux alentours. L'incident suivant vaut la peine d'être reproduit car il nous présente une vision intime de la vie de cet enfant en cours de croissance et par laquelle nous voyons que l'influence de cette mère qu'il aimait forma sa personnalité.

«Au cours de l'automne 1847, ma mère et son frère Joseph Fielding descendirent le Missouri jusqu'à St-Joseph, dans le Missouri, sur près de quatre-vingts kilomètres pour y trouver des provisions et des vêtements pour la famille en prévision de l'hiver qui approchait et du voyage à travers plaines du printemps suivant. Ils prirent deux chariots attelés chacun de deux paires de bœufs. À cette époque-là, j'avais presque neuf ans et j'accompagnai ma mère et mon oncle comme convoyeur. Il faisait mauvais, les routes étaient mauvaises et il plut beaucoup pendant le voyage; le voyage fut donc très difficile, éprouvant et déplaisant. À St-Joseph, nous avons acheté les provisions et des tissus et nous nous sommes procuré à Savannah (Missouri) la farine, la farine de maïs, le maïs, le bacon et les autres provisions. Sur le chemin de retour à Winter Quarters, nous avons campé un soir dans une prairie sans enclos sur la rive du Missouri, près d'un petit ruisseau de printemps qui se jetait dans le fleuve à peu près à un kilomètre de nous. Nous voyions nettement le fleuve et nous pouvions voir chaque centimètre de la petite prairie où nous campions . . . De l'autre côté du ruisseau se trouvaient des hommes avec un troupeau de bœufs qu'ils conduisaient à Savannah et à St-Joseph pour les vendre au marché.

«D'ordinaire nous dételions les bœufs et nous les laissions paître librement autour du campement le soir, mais cette fois-ci, à cause de la proximité de ce troupeau de bœufs et craignant qu'ils ne se mélangent à eux et ne soient emmenés avec eux nous les laissâmes paître toujours attelés. Le lendemain matin quand nous les cherchâmes, nous fûmes très déçus de ne pas retrouver notre meilleur attelage. L'oncle Fielding et moi, nous avons passé toute la matinée jusque bien après midi à les chercher sans résultat. L'herbe était haute et le matin, elle était toute humide de rosée. À force de marcher dans l'herbe et dans les bois et sur les rives nous étions trempés jusqu'aux os, fatigués, découragés et presqu'épuisés. Dans ce triste état, je fus le premier à retourner près des chariots et en m'approchant je vis que ma mère priait à genoux. Je m'arrêtai un instant et puis je m'approchai doucement et je l'en-

tendis qui suppliait le Seigneur de ne pas nous abandonner dans cet état et de nous aider à retrouver notre attelage perdu pour que nous puissions reprendre le voyage en toute sécurité. Quand elle se releva, j'étais tout près d'elle. La première expression de son visage fut un beau sourire qui, malgré mon découragement, me redonna de l'espoir et une assurance que je n'avais pas eus auparavant. Quelques minutes plus tard, oncle Fielding revint au campement, trempé par la rosée, affaibli, fatigué et complètement découragé. Ses premières paroles furent: «Eh bien, Mary, les bœufs ont disparu.» Ma mère lui répondit d'une voix qui semblait toute joyeuse: «Ne vous faites pas de souci, cela fait des heures que votre petit-déjeuner vous attend et pendant que vous et Joseph mangerez, je vais aller faire un tour pour voir si je peux trouver les bœufs.» Mon oncle leva les bras au ciel en signe d'étonnement et si le Missouri avait soudain changé son cours, nous n'en aurions pas été plus étonnés. «Comment, Mary? s'exclama-t-il. Que voulez-vous dire? Nous avons passé l'endroit au peigne fin, nous avons cherché dans les bois, au milieu du troupeau de bœufs; nos bœufs ont disparu et vous ne les trouverez pas. Je pense qu'ils ont été conduits loin d'ici et il est vraiment inutile que vous essayiez de les chercher.» «Ne vous souciez pas pour moi, dit ma mère. Déjeunez et je verrai bien.» Et elle partit en direction de la rivière, à contre-courant et bientôt elle ne fut plus à portée de voix. L'homme qui s'occupait du troupeau de bœufs arriva à cheval de l'autre côté du ruisseau et cria: «Madame, j'ai vu vos bœufs dans cette direction ce matin, à l'aube», montrant la direction opposée à celle qu'avait prise ma mère. Nous entendîmes clairement ce qu'il avait dit mais ma mère poursuivit son chemin sans faire attention à ses observations et elle ne tourna même pas la tête pour le regarder. Quelques minutes plus tard, l'homme galopa vers son troupeau qui avait été rassemblé dans la clairière près des bois et ils se dirigèrent rapidement vers la route qui menait à Savannah (Missouri) et disparurent bientôt à notre vue.

Ma mère continua à descendre le long du petit ruisseau jusqu'à la rive du fleuve et c'est alors qu'elle nous fit signe. (Je ne l'avais jamais quitté des yeux et j'étais décidé à ne pas la perdre de vue.) Nous nous levâmes immédiatement de la desserte où elle avait placé notre petit déjeuner et nous nous dirigeâmes vers elle; comme Jean qui courut plus vite que l'autre disciple jusqu'au sépulcre, je courus plus vite que mon oncle et j'arrivai le premier là où se trouvait ma mère. Et je vis nos bœufs attachés à un groupe de saules qui poussaient au bas d'un ravin profond que le petit ruisseau avait creusé dans les rives sablonneuses du fleuve; ils étaient parfaitement cachés à la vue. Nous les détachâmes rapidement et nous les ramenâmes au campement où les autres bœufs avaient été attachés aux roues des chariots pendant toute la matinée, et nous reprîmes notre chemin pour rentrer chez nous en nous réjouissant. Cet événement fut une des premières démonstrations pratiques et positives de l'efficacité de la prière que j'eusse jamais vues. Cela fit une impression indélébile sur mon esprit et cela a été une source de consolation, d'assurance et m'a guidé pendant toute ma vie.»

Au cours du printemps de 1848, la plupart des saints qui se trouvaient à Winter Quarters firent des préparatifs pour entreprendre le long voyage à travers plaines pour se rendre au nouveau lieu de rassemblement dans les vallées des montagnes. La veuve Smith en faisait partie et bien qu'elle ait fait tout son possible pour bien s'équiper, avec des ressources limitées, quand le moment arriva d'entreprendre ce pénible voyage, elle découvrit qu'elle était peu préparée. Elle avait réussi à se procurer sept vieux chariots où elle avait chargé ses biens et ses provisions ainsi que ceux de sa sœur, Mme Thompson, et des autres personnes de son groupe mais à elles toutes elles n'avaient pas assez de bœufs pour tirer les chariots. Cependant en fixant les chariots deux par deux et en y attelant les vaches, les veaux et les bœufs qu'elles avaient, elles se mirent en route avec foi et intrépidité. Le courageux petit Joseph F. était là lui aussi qui avait eu neuf ans à son dernier anniversaire; il travaillait comme un petit homme et conduisait ses quatre bœufs attelés à un ou deux chariots, impatient et toujours prêt à aider de tout son possible.

Joseph F. Smith n'oublia jamais les expériences du voyage à travers plaines. Le capitaine de la compagnie fut peu aimable envers sa mère pendant tout le voyage. Le président Smith raconte: «Une des raisons pour lesquelles il en voulait à ma mère était parce qu'elle ne voulait pas me laisser être de garde la nuit et faire le travail d'un homme. Mais j'ai fidèlement accompli de nombreuses tâches qui auraient dû être réservées à quelqu'un de plus âgé. J'attelais, je dételais et je conduisais mes attelages et j'étais de garde le jour avec les hommes.»

Un jour pendant le voyage «alors que la compagnie se déplaçait lentement près de la Sweetwater, dans les sables chauds et la poussière et que le soleil dardait ses rayons d'une chaleur excessive, vers midi, un des meilleurs bœufs de la veuve Smith se coucha sous le joug, roula sur le côté et secoua spasmodiquement ses pattes raidies dans une agonie évidente. Tout le monde pensa à l'unanimité qu'il avait été empoisonné. Tous les équipages de la queue s'arrêtèrent et les gens vinrent voir ce qui se passait. Le capitaine qui devançait la compagnie s'apercevant que quelque chose n'allait pas arriva rapidement. Il est probable que personne ne pensa une seule minute que le bœuf guérirait, et en le voyant, le capitaine dit: ‹Il est mort; ce n'est pas la peine de s'en occuper; nous devrons trouver un moyen d'emme-

ner la veuve; je lui avais dit qu'elle serait un fardeau pour la compagnie.›

«Pendant ce temps, la veuve Smith était allée chercher une bouteille d'huile consacrée dans un des chariots, elle revint avec et demanda à son frère Joseph Fielding et à d'autres frères de bénir le bœuf pensant que le Seigneur le guérirait. C'est ce qu'ils firent, versant de l'huile sur sa tête entre les cornes et derrière et tous lui imposèrent les mains et l'un d'eux pria, utilisant cette ordonnance comme ils l'auraient fait pour un humain malade. En quelques minutes, le bœuf rassembla ses pattes et à la première parole se remit sur pieds et reprit le voyage en aussi bon état qu'avant.»

Il ne fait aucun doute que c'est la foi et la détermination de la veuve Smith et les bénédictions de Dieu qui la conduisirent, elle et son groupe, en toute sécurité dans la vallée du lac Salé où ils arrivèrent le 23 septembre 1848. Elle dut immédiatement trouver un moyen de faire vivre sa famille. Elle s'installa à Mill Creek, au sud de Salt Lake City, et en deux ans, elle fit construire une maison confortable et se procura une bonne ferme. Mais la veuve Smith ne devait pas survivre longtemps à cause de la rigueur et des épreuves de la vie des pionniers. Elle tomba malade au cours de l'été 1852, et le 21 septembre elle mourut tranquillement entourée par sa famille et ses amis.

II

Joseph F. Smith était maintenant orphelin à quelques mois de son quatorzième anniversaire. Avec le monde devant lui que ferait-il et quel chemin prendrait-il? Sa mère avait été tout pour lui, et d'elle il avait appris de bonnes leçons; il se souviendrait de ce qu'elle lui avait enseigné; il ne la décevrait pas. Il s'efforcerait de devenir l'un des hommes forts de l'Église et d'honorer le nom de sa mère et de son père.

Mais le garçon devait vaincre quelques défauts. Il s'emportait facilement et ne craignait pas de se battre si on le provoquait. Il raconta à mon père, Charles W. Nibley, un incident qui était arrivé peu de temps après la mort de sa mère au cours duquel il eut une dispute avec son maître d'école. «Ma petite sœur Martha, dit-il, fut appelée pour être punie. Je vis que le maître d'école sortait la baguette de cuir et il dit à l'enfant de tendre la main. Je dis simplement à haute voix: ‹Ne la battez pas avec ça!› et il vint vers moi pour me fouetter; mais au lieu de me laisser fouetter, je lui ai donné une longue correction.» Selon mes recherches, cet épisode mit fin à l'instruction officielle de Joseph F. Smith.

Que faire maintenant? Peut-être que l' «oncle» George A. Smith, l'un des douze apôtres qui s'était attaché au garçon, a pris son avenir en mains. En tout cas, au cours de la conférence d'avril 1854, quatre mois après son quinzième anniversaire, son nom fut donné comme missionnaire appelé à prêcher l'Évangile aux indigènes des îles Hawaï.

Il était exceptionnel qu'un si jeune homme fût choisi pour un appel si important mais sa vie avait été telle qu'il faisait depuis longtemps le travail d'un homme. Il était fort et bien bâti, sans peur, et il était capable de se sortir de n'importe quelle situation. Il s'était développé bien plus que son âge. Il avait une foi entière et profonde dans la religion de ses parents. Les autorités de l'Église étaient certaines de pouvoir compter sur ce garçon pour faire son devoir.

Et donc lorsque le groupe de missionnaires sous la présidence de Parley P. Pratt quitta Salt Lake City pour se rendre sur la côte du Pacifique, le 27 mai 1854, en empruntant la route du sud vers San Bernardino, Californie, et en voyageant avec des attelages de bœufs et des chariots, Joseph F. Smith en faisait partie. Les annales nous disent qu'il était le plus jeune du groupe.

Pour rester bref, je devrai omettre les détails de son voyage jusqu'aux îles; ou comment en arrivant à San Bernardino il dut travailler dans les montagnes «à fabriquer des bardeaux pour un homme du nom de Morse» pour gagner l'argent du bateau pour San Francisco; comment à San Francisco, une fois de plus démuni, le garçon se rendit dans des champs proches que l'on moissonnait et y travailla «pour gagner de l'argent pour se vêtir» et pour acheter son billet pour les îles. Tout fut enfin prêt et le 8 septembre 1854, neuf missionnaires montèrent à bord du *Vaquero* dans le port de San Francisco et qui se rendait dans les îles Hawaï.

Les missionnaires essayèrent de voyager sur le pont (le billet le moins cher que l'on pût se procurer) mais comme cela n'existait pas sur ce bateau, «un logement spécial leur fut fourni parmi l'équipage». Après un voyage difficile de dix-neuf jours, le *Vaquero* arriva dans le port d'Honolulu, Hawaï, le 27 septembre. Jour pour jour, les frères avaient quitté Salt Lake City depuis quatre mois. Comme les missionnaires approchaient du port, de nombreux indigènes vinrent à la rencontre du bateau, certains en canoës et d'autres à la nage. Joseph F. les écouta parler alors qu'ils discutaient entre eux et avec les personnes qui se trouvaient sur le navire et il se demanda comment il pourrait comprendre un jour la langue indigène.

Quelques jours plus tard Joseph F. fut envoyé travailler dans l'île de Maui et c'est de là que le 20 octobre, il écrivit une longue lettre au cousin de son père, George A. Smith, qui était à Salt Lake City. J'aimerais pouvoir citer en entier cette lettre splendide mais je ne peux le faire à cause du peu de pla-

ce; j'en citerai deux ou trois paragraphes pour montrer la force de caractère et la puissance de la foi et de la croyance de ce jeune homme alors qu'il n'avait pas encore seize ans.

«Je vous suis reconnaissant de vos conseils, écrit-il, car je sais qu'ils sont bons et je sais que l'œuvre dans laquelle je suis engagé est l'œuvre du Dieu vrai et vivant. Je suis prêt à en rendre mon témoignage à n'importe quel moment, en n'importe quel lieu ou en quelque circonstance où je puisse être placé; et j'espère et prie de pouvoir me révéler fidèle à servir le Seigneur, mon Dieu.

«Je suis heureux de dire que je suis prêt à fanchir n'importe quel obstacle pour la cause dans laquelle je me suis engagé et j'espère vraiment que je pourrai me montrer fidèle jusqu'à la fin et je prie pour cela. Voici donc quels sont mes sentiments; et j'ai envie de bénir les vallées des montagnes et presque tout ce qu'elles contiennent, toute la journée . . .

«Transmettez mon affection à toute la famille; à George et sa sœur et donnez mon bon souvenir au cousin Elias et sa famille ainsi qu'à la cousine Jane et aux garçons; et dites-leur que je voudrais qu'ils pensent à moi dans leurs prières pour que je reste fidèle et que je remplisse mon appel avec honneur pour moi-même et la cause dans laquelle je me suis engagé. Je préférerais mourir au cours de cette mission plutôt que de me déshonorer ou de déshonorer mon appel. Ce sont les sentiments de mon cœur. Je prie que nous restions fidèles jusqu'au bout et que nous soyons finalement couronnés dans le royaume de Dieu, avec ceux qui nous ont précédés.»

Un garçon qui pouvait écrire une lettre comme celle-là promettait beaucoup. Il se révéla fidèle et réussit dans sa mission, comme il fut fidèle et réussit tout au long de sa vie. Il resta dans les îles Hawaï un peu plus de trois ans et acquit la réputation d'être un missionnaire diligent et fidèle qui lui valut de l'honneur et des satisfactions.

Le voyage de retour ressembla à celui de l'aller; en bateau jusqu'à San Francisco puis la descente de la côte californienne jusqu'à San Bernardino et ensuite la traversée du désert jusqu'à Salt Lake City. Il arriva en bonne santé chez lui le 24 février 1858. Il avait dix-neuf ans et trois mois.

III

À son arrivée, Joseph F. découvrit que les dirigeants de l'Église et les saints en général se faisaient beaucoup de soucis au sujet de l'approche de l'armée de Johnston qui venait de s'arrêter au fort Bridger, dans le Wyoming. Il raconte: «Le lendemain de mon arrivée à la maison, je me rendis chez le président Young et je m'engageai immédiatement dans la légion pour nous défendre contre les empiètements d'une armée hostile et menaçante. À partir de ce moment-là et jusqu'à la proclamation de paix et le pardon accordé aux saints par le président Buchanan, je fus constamment à cheval pour explorer le pays qui s'étendait entre Salt Lake City et le fort Bridger, sous le commandement du colonel Thomas Callister et d'autres personnes. Je faisais une patrouille avec un groupe d'hommes commandés par Orrin P. Rockwell quand les représentants Powell et McCollough nous rencontrèrent près de la Weber avec la proclamation du président. Par la suite, je fus de service dans Salt Lake City déserte jusqu'après le passage de l'armée à travers la ville pour se rendre au camp Floyd. Après cela, j'ai aidé les membres de ma famille à revenir dans leurs maisons qu'ils avaient fui pour se rendre dans le sud quelque temps auparavant.»

Le 5 avril 1859, Joseph F. épousa Levira A. Smith de Salt Lake City. Il voulait maintenant créer un foyer et avoir assez d'argent pour vivre et faire vivre sa famille. Mais l'Église lui redemanda de servir. Lors de la conférence annuelle d'avril 1860, son nom faisait partie de ceux qui furent lus à l'assemblée et qui devaient faire du travail missionnaire. Cette fois-ci son appel était pour l'Angleterre. Après la conférence d'avril, il se porta prêt à servir et peu de temps après il entreprit le pénible voyage vers l'est à travers plaines, «conduisant un attelage de quatre mules», pour voyager et vivre. En deux mois et demi il atteignit New York et le 14 juillet il partit pour Liverpool sur le *Edinburgh.* Après un voyage sans incidents, il arriva en Angleterre.

Joseph F. passa la plus grande partie de son temps en Angleterre dans le district de Sheffield qu'il avait été appelé à présider. C'est sans nul doute pendant cette mission qu'il acquit ce don merveilleux d'orateur qui était le sien au degré le plus élevé. De tous les hommes que j'ai entendu parler, je pense qu'il était le plus éloquent et le plus impressionnant. Sa voix était agréable et émouvante; il pouvait parler avec une grande bonté et une grande tendresse; mais s'il était excité ou en colère, la façon dont il réprimandait le pécheur était terrible. De tous les prédicateurs de l'Évangile, j'ai toujours pensé que Joseph F. Smith était le plus grand que j'aie jamais entendu.

Le lecteur sera peut-être intéressé par un incident qui arriva à Joseph F. pendant sa mission en Angleterre. Un dimanche à Sheffield, un des membres de la branche, frère William Fowler qui travaillait comme astiqueur et rémouleur dans une coutellerie apporta un chant qu'il avait composé et il demanda au chœur de l'apprendre. La première phrase de ce chant disait:

«Seigneur, merci pour le Prophète». Ce beau chant est aujourd'hui l'un des cantiques les plus connus et les plus chantés par les saints des derniers jours (voir *Hymnes,* n° 140).

Peu après l'arrivée de Joseph F. en Angleterre, le président Brigham Young envoya frère George Q. Cannon présider la mission européenne. Cela donna à ces deux hommes l'occasion de se rencontrer fréquemment et ils devinrent très amis. Plus tard, ils devaient servir ensemble de conseillers à trois présidents de l'Église.

Avant de rentrer chez lui, Joseph F. reçut la permission de visiter plusieurs pays européens. Il fit le tour des branches de l'Église au Danemark avec le président George Q. Cannon et plus tard il put visiter Paris et d'autres villes françaises. Son éducation se trouva donc élargie grâce aux avantages que lui procura l'Église. Avant d'avoir vingt-trois ans, il avait traversé deux océans et proclamé l'Évangile dans de nombreux pays.

Après avoir été relevé de sa deuxième mission, Joseph F. prit le bateau à Liverpool le 24 juin 1863 et arriva chez lui au mois de septembre après son troisième voyage à travers plaines.

De retour à Salt Lake City avec les êtres qui lui étaient chers et ses amis, Joseph F. repensa: «Il est maintenant temps de m'établir pour un temps et de m'occuper de ma famille.» Mais une fois de plus le président Brigham Young demanda au jeune homme de servir l'Église. Il semble qu'un missionnaire du nom de Gibson ait causé de gros problèmes aux saints hawaïens, et le président Young pensa qu'il fallait y envoyer deux membres des Douze, Ezra T. Benson et Lorenzo Snow pour aplanir les difficultés. Comme ces deux frères ne connaissaient pas la langue, il demanda à Joseph F. Smith et à deux autres missionnaires qui avaient travaillé dans les îles de les accompagner. Le 1er mars 1864, ils quittèrent Salt Lake City et Joseph F. Smith s'embarqua pour sa troisième mission avant même d'avoir vingt-six ans. Le Seigneur le préparait vraiment pour cette grande responsabilité qui serait la sienne de présider l'Église. Il accomplit fidèlement cette deuxième mission dans les îles. Et en décembre 1864, Joseph F. rentra à Salt Lake City après avoir accompli les tâches qui lui avaient été confiées.

Pendant un certain temps après son retour, il travailla dans le bureau de l'historien de l'Église et fut l'adjoint de George A. Smith. Le 1er juillet 1866 alors qu'il y travaillait encore, on lui demanda d'assister à une réunion de plusieurs apôtres et du président Young dans «la salle du haut du bureau de l'historien». À la fin de la réunion, «le président Young se tourna vers les frères et dit: ‹Attendez, dois-je faire ce à quoi je me sens poussé? J'ai toujours envie de faire ce que l'Esprit me demande. J'ai à l'esprit d'ordonner frère Joseph F. Smith à l'office d'apôtre et de l'un de mes conseillers.› Les

frères qui étaient présents approuvèrent ce que désirait le président Young et en conséquence Joseph F. Smith fut ordonné à cet appel élevé et saint par le président. Et comme il n'y avait pas de place libre dans le collège à ce moment-là, cet appel ne fut pas rendu public avant le 8 avril 1867 où son nom fut présenté à la conférence et où il fut soutenu membre du Collège des douze apôtres succédant à Amasa M. Lyman. Le fils de la veuve, le gardien de troupeaux des plaines, le jeune missionnaire avait par sa foi, sa fidélité, ses capacités et son dévouement, été reconnu et il avait pris place dans le collège directeur de l'Église, juste après la Première Présidence. À partir de ce moment-là, il devint l'un des hommes forts de l'Église, quelqu'un qui contribua à guider sa destinée au cours des années difficiles qui l'attendaient.

IV

C'est cette année-là, en 1867, que mon père, Charles W. Nibley, fit la connaissance de Joseph F. Smith. Il a raconté ainsi leur rencontre:

«La première fois que je me rappelle avoir vu Joseph F. Smith, c'était dans le petit village de Wellsville, en Utah, en 1867. Il avait vingt-huit ans et venait d'être choisi comme membre des douze apôtres. Le président Young et un groupe qui l'accompagnait faisaient le tour des colonies du nord et le nouvel apôtre, Joseph F. Smith, en faisait partie. Je l'ai entendu prêcher dans la vieille chapelle de Wellsville et je me rendis compte à l'époque que c'était un bel exemple de virilité; il était fort, puissant, avait une belle voix, si remplie de sympathie et d'affection, au ton si émouvant qu'il m'impressionna bien que je n'eusse que dix-huit ans. Il était séduisant.»

À partir de son retour de sa deuxième mission dans les îles en 1864, jusqu'en février 1874, pendant dix ans Joseph F. Smith put rester chez lui sauf pour rendre visite aux divers pieux. Pendant ces années-là, en plus de travailler pour vivre, de ses tâches dans l'Église, il servit comme membre de la législature du territoire.

À la conférence d'octobre 1873, Joseph F. Smith fut appelé par la Première Présidence de l'Église à présider la mission européenne. Il fit immédiatement des préparatifs pour accepter ce poste important et le 28 février 1874 il partit pour l'Angleterre où il arriva le 21 mars. Il commençait alors sa quatrième mission.

En 1874 et 1875, le président Smith visita les branches de l'Église en Angleterre et en Ecosse. Il voyagea aussi en France, en Suisse, en Allemagne et

dans les pays scandinaves. Au cours de l'automne 1875, il fut relevé pour rentrer chez lui à la suite de la mort de George A. Smith, conseiller du président Brigham Young.

En 1876, le président Smith fut appelé à présider les colonies du comté de Davis, en Utah. En avril 1877, il assista à la dédicace du temple de St-George et à la conférence annuelle de l'Église qui eut lieu en même temps. Le 7 avril, deuxième jour de la conférence, le président Young le rappela à la tête de la mission européenne. Le président Young le prévint qu'il s'agissait d'une «longue mission» mais la providence en avait décidé autrement. Le 29 août 1877, le président Brigham Young mourut et le conseil des douze apôtres fit savoir au président Smith de rentrer «aussi vite que possible».

Après son arrivée à Salt Lake City, le président Smith eut une consultation journalière avec ses frères. En tant que collège, les Douze dirigeaient maintenant l'Église et John Taylor les présidait.

Au cours de l'automne 1878, Joseph F. Smith et Orson Pratt furent envoyés en mission dans les États de l'Est des États-Unis «pour rassembler des annales et des données concernant l'histoire des débuts de l'Église». Ces frères arrivèrent à Independence, dans le Missouri, le 6 septembre et ce jour-là, ils visitèrent le terrain du temple. Ce soir-là, ils se rendirent à Richmond, Missouri, et le lendemain ils rendirent visite à David Whitmer, le dernier témoin du Livre de Mormon encore vivant. Le président Smith nous a laissé un excellent récit de cette visite, récit qui est trop long pour que je le reproduise ici mais j'en citerai un paragraphe. Quand Orson Pratt lui demanda: «Vous rappelez-vous à quel moment vous avez vu les plaques?» David Whitmer répondit: «C'était en juin 1829, pendant les derniers jours du mois et je pense que les huit témoins les virent le lendemain. Joseph leur (les huit témoins) montra les plaques lui-même. Non seulement nous avons vu les plaques du Livre de Mormon mais aussi les plaques d'airain . . . Le fait est que c'est alors que Joseph, Oliver et moi nous étions assis sur un rondin que nous fûmes couverts d'une lumière. Elle ne ressemblait pas à la lumière du soleil ni à la lumière du feu mais elle était plus glorieuse et belle. Elle s'étendait autour de nous mais je ne peux dire jusqu'à quelle distance mais au milieu de cette lumière, tout à fait devant nous à peu près à la distance qui nous sépare (il montra John C. Whitmer qui était assis à 60 ou à 90 cm de lui) il apparut comme une table qui portait de nombreuses annales, en plus des plaques du Livre de Mormon; ainsi que l'épée de Laban, le compas (c'est-à-dire la boule qu'avait Léhi) et les interprètes. Je les ai vus aussi clairement que je vois ce lit (il frappa de la main le lit sur lequel il se trouvait) et j'ai entendu la voix du Seigneur aussi distinctement que n'importe quelle

voix de ma vie et qui déclarait qu'elles (les plaques) avaient été traduites par le don et le pouvoir de Dieu.»

Il est heureux que cet entretien, l'un des derniers qu'accorda David Whitmer, ait été conservé par Joseph F. Smith.

Au cours du voyage dans l'Est des États-Unis, les frères visitèrent la colline Cumorah, le temple de Kirtland, Far West Missouri, et d'autres endroits intéressants. Ils revinrent à Salt Lake City le 28 septembre.

Pendant plus de trois ans après la mort du président Brigham Young, l'Église fut gouvernée et dirigée par le Collège des douze apôtres dans son ensemble. Le dimanche 10 octobre 1880, on annonça aux saints que la Première Présidence avait été réorganisée avec John Taylor comme président de l'Église et George Q. Cannon et Joseph F. Smith comme conseillers. C'était bien sûr un honneur insigne pour ces trois frères. Il vaut la peine de remarquer que George Q. Cannon et Joseph F. Smith avaient tous deux perdus leurs parents pendant leur enfance. Ils avaient poursuivi seuls leur ascension; mais pas vraiment seuls car ils avaient été humbles et ils avaient fait confiance à celui qui n'abandonne pas ses enfants fidèles.

Au commencement de l'administration du président Taylor, le gouvernement américain commença une campagne amère et impitoyable contre la pratique de la polygamie. La loi Edmunds que le Congrès avait voté en 1882 était très sévère; le peuple de l'Utah ne pouvait plus se gouverner et les saints des derniers jours qui pratiquaient le mariage plural se voyaient refuser le droit de vote. Comme le président Joseph F. Smith avait obéi à ce principe et qu'il était l'un des dirigeants de l'Église, il fut immédiatement recherché par les représentants fédéraux. En octobre 1884 il apprit que deux substituts avaient été chargés de l'assigner à comparaître devant le grand jury. Il dut donc se retirer du monde, et pendant les sept années qui suivirent il fut recherché par les agents fédéraux, en vain. Au cours de l'automne 1884 et l'hiver 1884–85, il passa beaucoup de temps à visiter les colonies des saints dans le sud de l'Utah, dans le Colorado, en Arizona, dans le Nouveau Mexique et en Californie. En janvier 1885, avec son épouse Julina et leur petite fille, il se rendit dans les îles Hawaï; il y dirigea la mission jusqu'en juillet 1887 et dut rentrer à cause de la maladie grave du président John Taylor. Il arriva à Kaysville (Utah) le 18 juillet et eut l'occasion de passer plusieurs jours avec le président Taylor avant sa mort qui survint le 25 juillet.

Le Conseil des douze apôtres reprit donc la direction de l'Église avec, à sa tête, le président Wilford Woodruff. Ce n'est que le 5 avril 1889 que la Première Présidence fut à nouveau organisée. À ce moment-là, le président Woodruff choisit George Q. Cannon et Joseph F. Smith comme conseillers.

Le président Smith dut rester caché bien que l'Église ait abandonné l'enseignement et la pratique de la polygamie comme l'explique la déclaration officielle faite par le président Woodruff en octobre 1890. Cependant ce n'est qu'en septembre 1891 que Joseph F. Smith fut amnistié par le président des États-Unis et fut complètement libéré. Le dimanche 17 septembre, il s'adressa aux saints pour la première fois en sept ans. «C'est un jour mémorable pour moi, dit-il, et aucun mot que je possède ne peut exprimer ma gratitude envers Dieu.»

L'événement principal de l'administration du président Woodruff fut la dédicace du temple de Salt Lake, le 6 avril 1893. Les saints avaient passé quarante années à construire ce beau bâtiment imposant. Alors qu'il était enfant, Joseph F. Smith avait assisté à la pose de la pierre angulaire et maintenant il assistait à la fin de la construction du bâtiment et était membre de la Première Présidence.

Le 2 septembre 1898, le président Wilford Woodruff mourut à San Francisco où il s'était rendu pour essayer de se rétablir. La Première Présidence de l'Église fut à nouveau dissoute et la responsabilité de diriger les membres retomba sur le Collège des douze apôtres à la tête duquel se trouvait Lorenzo Snow. Au cours d'une réunion des Douze, le 13 septembre, Lorenzo Snow fut soutenu président de l'Église et il choisit pour conseillers les mêmes hommes qui avaient servi avec les deux présidents précédents: George Q. Cannon et Joseph F. Smith. Le président Snow avait quatre-vingt quatre ans lorsqu'il devint président de l'Église. Il ne vécut que trois ans pour accomplir les tâches de cet office important. À sa mort, le 10 octobre 1901, Joseph F. Smith devint président. Cette décision importante fut prise au cours d'une réunion des douze apôtres qui eut lieu le 17 octobre.

V

À l'époque où il fut soutenu président de l'Église, Joseph F. Smith se trouvait à un mois de son soixante-troisième anniversaire. Il était fort et en bonne santé; il avait l'esprit et le corps sains; c'était un homme qualifié pour ce poste élevé de par sa formation et son expérience. C'était le premier président de l'Église à être né de parents membres de l'Église. D'eux il avait appris les enseignements de l'Évangile; d'eux il avait hérité du désir naturel et fort de servir dans l'œuvre de Dieu et de conserver intact le nom qu'ils lui avaient transmis.

Les années de l'administration de Joseph F. Smith, président de l'Église,

furent des années de prospérité et de progression. Dès 1906 l'Église se dégagea entièrement de ses dettes et grâce à sa bonne gestion et à celle de ses successeurs, elle est restée dégagée d'obligations financières depuis ce temps-là. Combien de fois au cours de l'administration du président Smith les saints n'ont-ils pas entendu ce conseil vibrant: «Payez vos dettes; évitez de faire des dettes; n'hypothéquez jamais ni vos maisons ni vos fermes.» Toute sa vie il mit personnellement en pratique le principe de payer à l'achat.

De beaux bâtiments furent construits sous l'administration du président Smith. Parmi eux, le bâtiment de l'évêque, l'hôtel Utah, les bureaux de l'Église, l'hôpital de l'Église, tous à Salt Lake City, le temple canadien en Alberta et le temple d'Hawaï. Aucun président depuis Brigham Young n'avait un programme de construction plus entreprenant.

Le président Smith s'intéressait passionnément aux sites historiques de l'Église. Pendant sa présidence, il autorisa l'achat de la maison où naquit le prophète Joseph Smith à Sharon (Vermont), de la prison de Carthage (Illinois) et de la ferme de Joseph Smith, à Palmyra, dans l'État de New York. On acheta également une partie du terrain du temple d'Independence, dans le Missouri.

Un des moments historiques de l'administration du président Smith fut l'érection et la dédicace du monument de Joseph Smith à Sharon dans le Vermont, le 23 décembre 1905 pour le centième anniversaire de la naissance du Prophète. Le président Smith, son conseiller, Anthon H. Lund et un certain nombre d'Autorités générales et d'amis se rendirent dans le Vermont pour assister à cette célébration. Les services de dédicace eurent lieu à 11 heures du matin de cette journée historique et le président Smith offrit la prière. Comme elle révèle les sentiments profonds de son cœur, j'aimerais en reproduire quelques paragraphes: «Notre Père qui es dans les cieux! Béni soit ton très saint nom. Nous, tes serviteurs et servantes, représentant l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, nous nous sommes réunis ici pour dédier ce monument à la mémoire de ton serviteur, Joseph Smith, ce grand prophète et voyant du dix-neuvième siècle qui vint au monde près d'ici, le 23e jour de décembre 1805, il y a cent ans. C'est de lui que nous avons reçu l'Évangile éternel que lui révéla le Père éternel, par l'intermédiaire du Fils, Jésus-Christ.

«Le cœur plein de gratitude envers toi pour la lumière de ton Évangile, l'autorité de la Sainte Prêtrise et les ordonnances du salut pour les vivants et les morts révélés par l'intermédiaire de ton serviteur Joseph Smith; en souvenir ému de lui et reconnaissants d'avoir le privilège d'être ici nous te dédions la terre sur laquelle repose ce monument afin qu'elle soit sacrée et très

sainte. Nous dédions ce fondement, typique du fondement que tu as posé d'apôtres et de prophètes avec ton Fils Jésus-Christ comme pierre angulaire. Nous dédions le socle qui symbolise le rocher de la révélation sur lequel ton Église est édifiée. Nous dédions le dé et ses inscriptions qui correspondent à tout le projet. Nous dédions le chaperon comme signe de la couronne glorieuse que ton serviteur Joseph s'est procuré par son intégrité envers ta cause et comme symbole de la même récompense qui ornera la tête de ses fidèles disciples. Nous dédions la flèche comme marque de l'homme de Dieu inspiré dont tu as vraiment fait un glaive tranchant dans ta main et qui réfléchit la lumière des cieux, ta lumière glorieuse, vers les enfants des hommes. Nous dédions tout le monument en tant que symbole de l'œuvre accomplie du salut humain . . .»

À la fin des services de dédicace, le président Smith et son groupe se réunirent dans la chaumière qui avait été construite autour du foyer de l'ancienne maison des Smith. Là, Anthon H. Lund offrit au président Smith une chaîne de montre et un médaillon «de la part du groupe d'Utah». Le président répondit ainsi: «Je ne sais pas si je peux dire quelque chose. Ce ne serait pas bien pour quelqu'un dans ma position de ne pas dire que je place par-dessus toutes les richesses ou les honneurs que le monde peut octroyer, l'amour et la confiance de mes associés, de savoir que j'ai un peu de mérite, d'être digne au moins un peu d'avoir la confiance et l'amour d'hommes et de femmes bien. Bien sûr tout aujourd'hui, j'ai eu le cœur plein. Hier en visitant le lieu de naissance de mon père et de quelques-uns de ses frères et sœurs et contemplant ce pays rude, rempli de collines et de ravines, la pensée que cet endroit était celui où ma famille était née, que nous traversions peut-être les mêmes routes et les mêmes ravines et que nous prenions peut-être les produits du même verger où se servaient nos ancêtres d'il y a deux ou trois générations et puis la pensée de dédier ce monument (ici le président s'arrêta, la voix suffoquée par l'émotion et les yeux remplis de larmes mais faisant un effort pour se contrôler, il poursuivit) – mon cœur est celui d'un enfant. Il est facilement touché tout particulièrement par l'amour. Je peux pleurer plus facilement de joie que de chagrin. Je suppose que c'est dû en grande partie au fait que tous mes souvenirs d'enfance furent pénibles et tristes. Les persécutions du prophète et du peuple dans le Missouri et en Illinois, le martyre final du Prophète et de mon père, l'expulsion des saints de Nauvoo, le fait que l'on ait chassé les veuves et les orphelins de chez eux, le voyage à travers les plaines, les épreuves que nous dûmes supporter pendant la colonisation de la vallée du grand lac Salé et quand nous essayions de nous y installer, mes expériences dans les plaines, de mes tours de garde, de gardiennage des troupeaux et de visite des cañons et puis ensuite mon départ à l'âge de quinze ans en mission à Hawaï, si loin, apparemment seul, sans père ni mère, à peine sans famille ou amis, tout cela avait dans ma jeunesse tendance à me déprimer. Mais j'ai eu la force par la grâce de Dieu de m'éloigner des péchés mortels. Et maintenant quand je vois l'expression de la confiance et de l'amour de mes frères et sœurs, cela me va droit au cœur . . .»

En 1906, le président Joseph F. Smith et un groupe d'amis qui comprenait mon cher père, Charles W. Nibley, firent un long voyage en Europe et visitèrent les branches des saints des derniers jours de Hollande, d'Allemagne, de Belgique, de Suisse, de France et des îles Britanniques. Pendant le retour, ils s'arrêtèrent à Nauvoo et à Carthage (Illinois), et à Far West, dans le Missouri, qui étaient des lieux historiques de l'histoire des débuts de l'Église. C'était la première visite du président Smith à la prison de Carthage, là où son père était mort. Il avait toujours choisi de ne pas s'approcher de ce bâtiment. Je l'accompagnai à cette occasion et je l'entendis dire à mon père: «Charley, je déteste cet endroit. Cela me déchire le cœur de venir ici.»

Quatre fois pendant son administration, le président Smith se rendit à Hawaï. Au cours de sa visite de 1915, il dédia à Laie le site du temple. Frère Reed Smoot qui l'accompagnait a dit à ce sujet: «J'ai entendu le président Smith prier des centaines de fois. Il m'a souvent remué l'âme par son merveilleux esprit de prière et ses supplications auprès de notre Père céleste. Mais je n'ai jamais entendu de ma vie une telle prière. Même la terre semblait être sacrée et c'était comme s'il parlait face à face avec le Père. Je ne peux pas l'oublier et je ne l'oublierai jamais même si je vis mille ans.» Depuis sa première mission dans les îles hawaïennes quand il n'était qu'un jeune garçon, le président Smith avait montré qu'il aimait beaucoup ce pays et son peuple.

Pendant son administration, le président Smith se rendit souvent dans les paroisses et les pieux avoisinants. Il était parfaitement heureux de s'associer aux saints des derniers jours, de leur rendre visite et de leur enseigner les principes de l'Évangile. Charles W. Nibley a dit: «Pour prêcher la droiture, qui peut se comparer à lui? C'était le plus grand prédicateur que j'aie jamais entendu, fort, puissant, clair et émouvant. La façon dont les mots de la lumière vivante et de feu coulaient de sa bouche était merveilleuse. C'était un prédicateur né et pourtant il ne s'en enorgueillissait pas. Il ne se flatta jamais de ses grandes qualités. Au contraire, il était simple et sans affectation jusqu'au dernier degré; et pourtant il avait une dignité qui poussait tout le monde à dire: ‹Voici un homme supérieur parmi les hommes.›»

Les sujets de discours préférés du président Smith étaient premièrement

la mission divine de Jésus-Christ et deuxièmement la mission divine du prophète Joseph Smith.

«Je sais que mon Rédempteur vit, dit-il une fois. Nous avons toutes les preuves de cette belle vérité que possède le monde, c'est-à-dire le monde qui est soi-disant chrétien; et en plus de tout ce qu'il a, nous avons le témoignage des habitants de ce continent occidental à qui le Sauveur apparut et à qui il présenta son Évangile, le même qu'il donna aux Juifs. En plus de tout ce nouveau témoignage et du témoignage des Saintes Écritures des Juifs, nous avons le témoignage du prophète moderne, Joseph Smith qui vit le Père et le Fils et qui en a rendu compte au monde et dont le témoignage fut scellé de son sang et qui prévaut dans le monde aujourd'hui. Nous avons les témoignages de ceux qui virent la présence de Dieu dans le temple de Kirtland où il leur apparut et le témoignage de Joseph et de Sidney Rigdon qui déclarent qu'ils furent les derniers témoins de Jésus-Christ. Je redirai donc que je sais que mon Rédempteur vit; car par la bouche de ces témoins, cette vérité s'est ancrée dans mon esprit. En plus de ces témoignages, j'ai dans le cœur le témoignage de l'Esprit de Dieu qui dépasse toutes les autres preuves car il me rend témoignage, il rend témoignage à mon âme même de l'existence de mon Rédempteur, Jésus-Christ.»

Une autre fois, le président Smith a dit au sujet du prophète Joseph Smith:

«J'ai connu le prophète Joseph dans ma jeunesse. J'étais un familier de sa maison, de ses fils et de sa famille. Je me suis assis sur ses genoux. Je l'ai entendu prêcher. Je me souviens distinctement d'avoir assisté au conseil avec mon père, le prophète Joseph et d'autres. De mon enfance à ma jeunesse, j'ai cru qu'il était un prophète de Dieu. De ma jeunesse à maintenant je n'ai pas seulement cru qu'il était un prophète car j'ai su qu'il l'était. En d'autres termes, ma connaissance a remplacé ma croyance. Je me rappelle l'avoir vu revêtu d'un uniforme militaire à la tête de la Légion de Nauvoo. Je l'ai vu quand il a traversé la rivière de retour du voyage qu'il voulait faire dans l'Ouest vers les Montagnes Rocheuses, pour aller au martyre et j'ai vu son corps sans vie avec celui de mon père après qu'ils aient été assassinés dans la prison de Carthage et j'ai encore le souvenir le plus palpable des ténèbres et de la tristesse de ces jours horribles. Je crois en la mission divine des prophètes du dix-neuvième siècle de tout mon cœur et en l'authenticité du Livre de Mormon et en l'inspiration du livre des Doctrine et Alliances et j'espère être fidèle à Dieu et à l'homme et non pas perfide envers moi-même jusqu'à la fin de mes jours.»

Joseph F. Smith vit son souhait se réaliser. Il fut fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

Le dernier voyage en public du président Smith pour rendre visite aux saints eut lieu pendant l'automne 1917 lorsque avec un certain nombre de membres du Conseil des Douze et autres dirigeants, il se rendit en automobile dans le sud de l'Utah et eut des réunions dans diverses colonies. Il conseilla aux saints de payer la dîme et les offrandes, de garder la Parole de Sagesse, d'être fidèle à chaque alliance et obligation et d'éviter de s'endetter.

Au cours de la conférence générale de 1917, il dit au sujet de sa santé: «Je commence à sentir que je deviens un vieil homme ou plutôt un jeune homme dans un vieux corps. Je pense que j'ai l'esprit aussi jeune que je l'ai jamais eu de ma vie. Aujourd'hui j'ai la vérité plus qu'auparavant. J'y crois plus fermement maintenant qu'avant car je la vois plus clairement, je la comprends mieux de jour en jour grâce aux incitations et à l'inspiration du Seigneur qu'il m'accorde; mais mon corps se fatigue et je veux vous dire que parfois mon pauvre cœur frémit considérablement.»

En janvier 1918, le président Smith reçut un coup terrible à cause de la mort de son fils aîné, Hyrum M. Si ce jeune homme avait vécu deux mois de plus, il aurait atteint son quarante-sixième anniversaire. Depuis quelques années, il était membre du Collège des douze apôtres. Parce qu'il était capable et qu'il montrait de belles qualités de dirigeant, ses amis espéraient qu'il vivrait longtemps pour poursuivre l'œuvre de son distingué père, mais cela n'allait pas être le cas. La perte de ce fils rongea le président Smith et affaiblit sa santé déclinante. Cependant il continua à travailler. Il assista à toutes les sessions des conférences générales d'avril et d'octobre 1918. Dans son discours d'ouverture de cette dernière, il exprima ce qu'il ressentait:

«Pendant plus de soixante-dix ans j'ai travaillé à la cause avec vous et vos aïeux qui ont ouvert la route des vallées des montagnes; et mon cœur est aussi ferme avec vous aujourd'hui qu'il l'a toujours été. Bien que mon corps soit affaibli, mon esprit est clair en ce qui concerne mon devoir et les devoirs et responsabilités qui incombent aux saints des derniers jours; et j'ai toujours hâte de voir l'œuvre du Seigneur progresser, et les membres de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours prospérer dans le monde entier. Je désire toujours autant et aussi sincèrement que Sion prospère et que le Seigneur favorise son peuple et le magnifie à sa vue et à la connaissance et compréhension des gens intelligents du monde entier.»

Le 10 novembre 1918, anniversaire du jour où il avait été soutenu président de l'Église, dix-sept ans auparavant et trois jours avant son quatre vingtième anniversaire, il s'adressa aux membres de sa famille qui s'étaient réunis pour lui rendre hommage.

«Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un peu plus de soixante ans

j'ai dû commencer dans le monde sans père ni mère; un frère vivait mais il ne me ressemblait pas, nous étions très différents et j'avais quatre sœurs. Mon frère est mort ainsi que trois de mes sœurs et il n'en reste qu'une. Sans rien d'autre que l'exemple de ma mère pour débuter dans le monde, j'ai lutté contre de graves difficultés tôt dans la vie . . . j'ai dû faire attention à mes paroles et mes actions de peur de faire quelque chose qui abaisserait mon statut et compromettrait mon honneur et ma parole. S'il existe quelque chose sur terre que j'ai essayé de faire autant qu'autre chose, ce fut de respecter ma parole, mes promesses, mon intégrité de faire ce qu'il était mon devoir de faire.»

C'est le dimanche 17 novembre, une semaine après cette réunion de famille que le président Smith souffrit d'une pleurésie. Le lendemain, il souffrait d'une pneumonie et le mardi matin 19 novembre 1918 il mourait tranquillement. L'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours avait perdu l'un de ses plus grands dirigeants.

À cause de l'épidémie de grippe qui faisait rage dans le pays au moment de la mort du président Smith, il n'y eut pas de funérailles officielles. Au service près du tombeau qui eut lieu dans le cimetière de Salt Lake City, le 22 novembre, le président Heber J. Grant fut le principal orateur. Charles W. Penrose offrit la prière de dédicace et la prière d'ouverture.

VI

Voici un bref résumé du discours que fit le président Heber J. Grant près de la tombe:

«Je souscris de tout mon cœur à chaque parole que vient de prononcer ici l'ami de toujours du président Joseph F. Smith, Charles W. Nibley. Il n'existe aucun endroit au monde où des hommes s'attachent plus l'un à l'autre qu'en mission où ils travaillent sans argent ni rémunérations pour apporter l'Évangile de la vie et du salut à ceux qui ne connaissent pas la vérité; et c'est pendant leur travail missionnaire dans la mission européenne qu'une amitié se forma entre le président Smith et l'évêque Nibley, amitié aussi durable et forte, je crois, que celle qui peut lier deux hommes dans l'Église. (Arrivé là, le président Grant lut deux poèmes convenant à l'occasion, le premier intitulé «Beloved By All» (Aimé de tous) d'Eliza R. Snow et le deuxième, «A Real Man» (Un homme réel) d'Edgar A. Guest. Le président Grant poursuivit:)

«Je connaissais intimement le président Smith avant d'atteindre ma majorité et j'ai été avec lui pendant trente-six années, d'abord quand il était conseiller et ensuite quand il devint le président de l'Église. Pendant toutes ces années, je n'ai jamais rien vu dans sa vie, paroles ou actions, qui ne fût digne d'un véritable homme. Je pouvais dire en toute sincérité: ‹C'était le genre d'homme que j'aimerais être.› Maintenant, près de sa tombe, je désire plus que je ne puis l'exprimer le pouvoir et la capacité d'être aussi bon, rempli de considération, aussi miséricordieux, brave et noble et fidèle que lui et de marcher en tout dans ses traces. Je ne pourrais rien demander de plus.

«Que Dieu bénisse et console le cœur des membres de sa famille affligé. Qu'ils suivent son exemple et s'ils font cela, ils le retrouveront et vivront éternellement avec lui. Car aucun homme qui a jamais vécu n'a eu un témoignage plus puissant du Dieu vivant et de notre Rédempteur que Joseph F. Smith. Depuis ma plus tendre enfance, il a remué tout mon être avec le témoignage qu'il a rendu à tous ceux avec qui il est entré en contact, témoignant qu'il savait que Dieu vit et que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, le Rédempteur du monde. Cet esprit d'inspiration qui était en cet homme s'est logé en mon cœur et dans le cœur de nombreuses autres personnes. J'ai aimé Joseph F. Smith comme je n'ai jamais aimé personne de ma connaissance. Que Dieu bénisse son souvenir. Qu'il console les membres de la famille et les aide ainsi que chacun de nous à être fidèles à son noble exemple d'intégrité, de dévouement, de courage, d'amour de Dieu et du prochain. Et en particulier puissions-nous être aussi bons et remplis d'attention envers ceux que Dieu nous a confiés qu'il l'a été envers sa famille. Je demande ceci dans ma prière au nom de Jésus-Christ. Amen.»

VII

Quelques mois après la mort du président Smith, mon père, Charles W. Nibley, lui rendit l'hommage suivant dans un article publié dans l'*Improvement Era*:

«Au printemps 1877, je fus appelé à accompagner le président Smith dans une mission en Europe. Il m'appela à travailler dans les affaires du bureau de Liverpool, en Angleterre, et à partir de ce moment-là jusqu'au jour de sa mort je pense avoir joui de sa confiance personnelle plus qu'aucun autre homme vivant. Quand je repense à tout cela, je vois que cela a été pour moi un véritable trésor, une bénédiction, une faveur du Tout-Puissant.

En particulier au cours des onze dernières années, j'ai voyagé constamment avec lui chaque fois qu'il est parti de chez lui. J'ai fait avec lui trois dif-

férents voyages en Europe, y compris le premier voyage missionnaire dont j'ai déjà parlé et quatre voyages à Hawaï. Partout et tout le temps, j'ai vu qu'il était ce même grand dirigeant, courageux, fidèle, noble et magnifique, si simple et sans prétentions, si complètement démocrate et modeste.

«Un incident touchant eut lieu au cours de notre premier voyage aux îles Hawaï. Lorsque nous débarquâmes sur le quai d'Honolulu, les saints indigènes s'y trouvaient en grand nombre avec des couronnes de leis, ces belles fleurs de tout genre et de toutes les couleurs. Nous en étions surchargés, lui plus que n'importe qui bien sûr. Un célèbre orchestre hawaïen jouait en signe de bienvenue comme il le fait souvent pour les groupes qui arrivent par le vapeur. Mais cette fois-ci, le maire avait demandé à l'orchestre de se rendre au lieu de réunion ‹mormon› et d'y jouer des morceaux pendant les festivités que les indigènes avaient prévues. C'était merveilleux de voir l'amour profond et même l'affection éplorée que lui portaient ces gens. Au milieu de tout cela je remarquai l'entrée d'une pauvre vieille aveugle qui chancelait sous le poids de près de quatre-vingt-dix années. Elle portait quelques belles bananes. C'était tout ce qu'elle avait, c'était son offrande. Elle appela: ‹Iosepa, Iosepa.› Instantanément, dès qu'il la vit, il courut vers elle, la prit dans ses bras, la serra et l'embrassa sans arrêt, lui caressant la tête et disant: ‹Mama, mama, ma chère mama.›

«Et des larmes ruisselant sur les joues, il se tourna vers moi et me dit: ‹Charlie, elle m'a soigné quand je n'étais qu'un jeune homme malade sans personne pour s'occuper de moi. Elle m'a pris chez elle et fut une mère pour moi.›

«Oh, c'était touchant et pathétique. C'était très beau de voir cette âme noble se souvenir avec tendresse et amour d'une bonté qui lui avait été faite plus de cinquante années auparavant; et cette pauvre âme qui avait apporté son offrande d'amour, quelques bananes, tout ce qu'elle avait pour les mettre dans les mains de son Iosepa bien-aimé!

«Pendant ces voyages trans-océaniques, nous avions beaucoup de temps libre et nous trouvions souvent une heure ou deux à jouer aux dames. Il y jouait bien, bien mieux que moi. En fait il pouvait me battre quatre fois sur cinq, mais de temps en temps si je jouais plus attentivement et sans doute s'il faisait moins attention, je pouvais le battre. S'il me battait à plusieurs reprises et si je déplaçais mal une de mes pièces en m'en rendant compte immédiatement, il me permettait de me reprendre si je m'en apercevais immédiatement; mais d'un autre côté si je l'avais battu pendant un jeu ou deux et si je posais le doigt sur un pion pour le retirer, même instantanément, il me disait avec force et son assurance coutumière: ‹Non, non. Laisse-le là.› C'est dans ces petits incidents que nous montrons le côté humain de notre nature.

«Il faisait toujours attention à ses dépenses. Il détestait les dettes et aucun homme de ma connaissance ne fut plus prompt à payer une obligation jusqu'au dernier sou que lui. Il ne fut pas tranquille jusqu'à ce que l'Église fut libérée de ses dettes et bien que des centaines de combinaisons, beaucoup d'entre elles étant très bonnes lui furent présentées qui sans nul doute auraient augmenté les richesses de l'Église, il s'était décidé une fois pour toutes contre les dettes et dans n'importe quelle situation ou condition, il ne voulait pas endetter l'Église. Il ne voulait pas s'endetter non plus dans ses affaires personnelles et s'en tint avec persistance à cette vieille devise: ‹Payez au moment de l'achat.›

«Beaucoup de personnes âgées qui vivent encore peuvent se rappeler qu'il y a quarante ans et peut-être moins, on le prenait pour un radical et beaucoup à cette époque-là secouaient la tête et disaient: ‹Qu'arrivera-t-il si ce radical effréné devient le président de l'Église?› Mais à partir du moment où il devint le président de l'Église et même avant il devint le plus tolérant des hommes; il tolérait les opinions des autres, et bien qu'il dénonçât le péché avec une colère si juste telle qu'on en voyait rarement chez quelqu'un, il éprouvait de la compassion et de la pitié envers le pauvre pécheur et même du pardon s'il y avait une repentance sincère. Personne n'était plus prêt que lui à pardonner et à oublier.

«Il aimait les bonnes histoires et les bonnes plaisanteries. Il aimait bien rire. Il n'avait aucune patience envers les histoires infâmes mais il avait un humour très fin et il savait raconter les incidents de sa jeunesse et divertir son entourage comme peu d'hommes le pouvaient.

«C'était la personne la plus méthodique de ma connaissance en tout ce qui était travail. Il devait endosser chaque lettre qu'il recevait avec la date et tous les autres renseignements et il la classait très soigneusement. Il ne supportait pas le désordre. Tout ce qui était en rapport avec son travail était en ordre. Il pouvait faire sa valise ou sa malle et y ranger et défroisser les vêtements pour en faire tenir davantage et mieux les ranger que n'importe qui. Ses vêtements étaient toujours propres.

«C'était un travailleur des plus acharnés et il ne se ménageait jamais. Vous pouviez aller dans son bureau de la Beehive House presque chaque soir où il se sentait bien et vous le trouviez en train d'écrire des lettres ou de s'occuper d'un autre travail. Peut-être que quelqu'un de cher lui avait écrit une lettre personnelle et il travaillait pendant la nuit à lui répondre de sa main. Il est certain qu'il s'est surmené et qu'il a sans doute endommagé sa forte constitution.

«Il ne se souciait pas de manger, il ne se souciait pas de ce qu'il mangeait ou de quand il mangeait. Sa vie était extrêmement simple. Il se couchait ra-

rement avant minuit et il en résultait qu'il ne dormait ni ne se reposait assez.

«Il aimait beaucoup la musique et chanter les cantiques de Sion.

«Son amour pour les enfants était infini. Au cours du voyage que nous avons fait l'an dernier dans les colonies du sud jusqu'à St-George et retour, il était beau de voir à quel point il aimait les petits enfants que l'on faisait défiler devant lui. J'avais la tâche d'essayer de faire partir le groupe pour arriver à l'heure à la colonie suivante où une foule nous attendait mais il était difficile de lui faire quitter les petits enfants. Il voulait serrer la main de chacun d'eux et lui parler.

«De temps en temps quelqu'un venait lui dire: ‹Frère Smith, je crois que nous sommes parents.› Je savais alors que nous aurions un retard de dix minutes car ce cœur noble qui se tournait vers chaque parent comme vers les petits enfants ne pouvait être détourné facilement de quiconque déclarait avoir un lien de parenté avec lui.

«J'étais chez lui quand l'un de ses petits enfants était malade. Je l'ai vu rentrer le soir du travail, fatigué comme il pouvait l'être, et pourtant il promenait cet enfant dans ses bras pendant des heures, en le caressant, en lui parlant avec amour, en l'encourageant de toutes les façons avec autant de tendresse, de pitié et d'amour qu'une mère sur mille le ferait.

«Alors qu'il était un homme d'affaires pratique et heureux, peu d'hommes de cette dispensation ont reçu une vision spirituelle plus grande que la sienne. Il y a quelques années, nous revenions d'un voyage dans l'Est des États-Unis en train. Nous étions à l'est de la Green River. Je le vis sortir à la fin du wagon, sur la plate-forme et rentrer immédiatement, hésiter quelques secondes et puis s'asseoir sur le siège juste devant moi. Il venait de s'asseoir lorsque quelque chose se dérégla dans le train. Un rail brisé avait fait verser la locomotive et avait fait sortir la plupart des wagons de la voie. Nous fûmes assez secoués dans la voiture-lit mais le wagon resta sur les rails.

«Le président me dit immédiatement qu'il était sur la plate-forme lorsqu'il avait entendu une voix qui lui disait: ‹Rentre t'asseoir.›

«Il rentra et je le vis rester debout un moment, hésiter et puis s'asseoir.

«Il ajouta qu'en rentrant, debout dans l'allée, il avait pensé: ‹Oh, allons, ce n'est peut-être que mon imagination.› Quand il entendit de nouveau la voix: ‹Assieds-toi›, il alla s'asseoir immédiatement et il en résulta ce que j'ai raconté.

«Il aurait sans aucun doute été gravement blessé s'il était resté sur la plate-forme du wagon puisque les wagons s'étaient écrasés les uns contre les autres. Il dit: ‹J'ai entendu cette voix de nombreuses fois dans ma vie et j'ai toujours retiré des bénéfices à l'écouter.›

«Une autre fois, lors d'une réception dans la magnifique demeure de M. et Mme A. W. McCune, il fit un long discours à l'assemblée. Il dit alors que lorsqu'un certain frère qui avait été appelé à un poste de responsabilité dans l'Église avait été choisi pour ce poste, lui-même n'avait jamais entendu la voix spirituelle plus nettement et clairement lui dire ce qu'il devait faire que lorsqu'elle avait nommé cette personne qui devait être appelée à cet office.

«Il vivait en communion avec l'Esprit du Seigneur et sa vie était si exemplaire et chaste que le Seigneur pouvait se manifester facilement à son serviteur. Il pouvait dire vraiment: ‹Parle, Éternel, car ton serviteur écoute.› Tous les serviteurs n'entendent pas quand il parle. Mais le cœur du président Smith était en harmonie avec les mélodies célestes – il pouvait entendre et il entendait vraiment.

«Que dirai-je de la grande œuvre de gloire qu'il accomplit en élevant cette grande et splendide famille qu'il laisse derrière lui? Quelle œuvre noble pour un homme! Un homme sans noblesse d'âme n'aurait pu accomplir cela. Le fait d'élever des enfants, une grande famille de bons citoyens, d'hommes et de femmes bien, bons pour l'Église, pour l'État et pour la nation, n'est-ce pas, dirai-je, l'œuvre la plus divine qu'un homme puisse accomplir au monde? L'esprit qui réfléchit et étudie cette question assez profondément verra que c'est l'œuvre non seulement d'un homme, d'un grand homme mais d'un Dieu à l'état embryonnaire. L'Église toute entière peut être fière de la défense de ce grand principe pour lequel il a travaillé avec succès.

Aucun homme ordinaire n'aurait pu faire cela. Comme elle est heureuse l'épouse qui peut lui donner le nom de mari. Comme ils sont heureux et bénis les enfants qui l'appellent père. Il n'y a jamais eu d'homme plus chaste et vertueux jusqu'au tréfonds de lui-même que lui. Il était contre toutes les formes ou pensées de licence et était aussi inébranlable qu'une montagne. ‹Heureux ceux qui ont le cœur pur›; et il était de ceux qui avaient le cœur le plus pur – il verra Dieu.

«Il est écrit qu'un véritable grand homme est connu par le nombre de personnes qu'il aime et qu'il bénit et par le nombre d'êtres qui l'aiment et le bénissent. Rien que selon cette règle, où trouvera-t-on son égal dans le monde entier!

«Je peux dire de Joseph F. Smith ce que Carlyle a dit de Luther, qu'il fut vraiment un grand homme. ‹Grand par son intelligence, son courage, son affection et son intégrité. Grand non pas comme un obélisque ciselé mais comme une montagne des Alpes.› Aucun cœur n'a jamais été plus fidèle à tous les principes de la virilité et de la droiture, de la justice et de la miséricorde que le sien; ce grand cœur enchassé dans ce corps magnifique fit de lui

le plus grand, le plus courageux, le plus tendre, le plus pur et le meilleur de tous les hommes qui aient jamais vécu sur terre à son époque.

«Sa vie fut douce et les éléments se trouvaient si mêlés en lui que la Nature pouvait se dresser et dire au monde entier: ‹C'était un homme!›»